Document generated on 04/24/2024 1:10 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« La Nuit de la grande citrouille »

Philip Wickham

Number 68, 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29284ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Wickham, P. (1993). Review of [« La Nuit de la grande citrouille »]. *Jeu*, (68), 184–188.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

faire oublier quelque peu la comédienne; on souhaitait de plus en plus l'entendre chanter plutôt que de la voir parler.

Le mur du fond de scène, éclairé à ras, présente une immense surface grenue, énigmatique dans sa nudité mais surtout disproportionnée; les acteurs y semblent perdus. La finalité de cet immense mur ne sera comprise que vers la... fin, ce qui est peut-être un peu tard. Une grande lézarde qui y était formée va s'entrouvrir comme les lèvres d'une plaie, et les pyramides glorieuses (mais en format nécessairement réduit) vont y apparaître : effet assuré. Mais la symbolique grandiloquente semble plutôt une énigme à l'intention des penseurs profonds. Je ne crois pas que la pièce y gagne.

Alexandre Lazaridès

«La Nuit de la grande citrouille»

Texte de Victor-Lévy Beaulieu. Mise en scène : Jean Salvy; scénographie et costumes : Michel Robidas; musique et chansons : Lawrence Lepage. Avec Éric Cabana (Michel Breton), Nathalie Gascon (Peuplesse Cossette) et Aubert Pallascio (Maurice Cossette). Spectacle des Productions Théâtrales de Trois-Pistoles, présenté au Caveau-théâtre du 2 juillet au 14 août 1993.

Le ça orange de la grande citrouille

Le parcours de ce texte dramatique, que Victor-Lévy Beaulieu a plusieurs fois retravaillé, ressemble à celui d'un palimpseste, avec la particularité que le texte d'origine ne semble pas s'effacer de la mémoire de l'auteur aussi facilement que la première

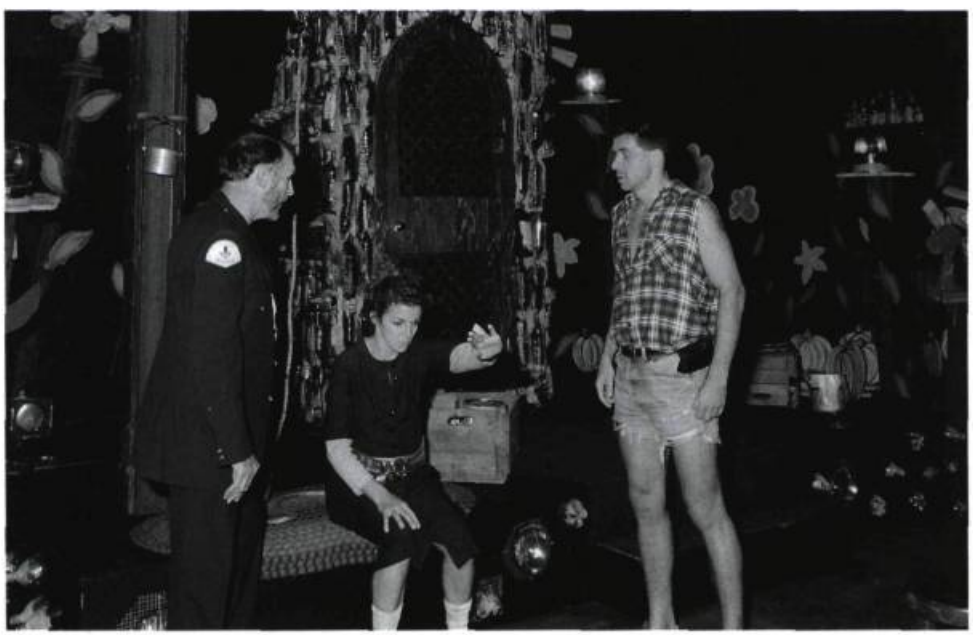

Photo : Gilles Gaudreau.

écriture sur le parchemin réutilisé. La première version de *Votre fille Peuplesse par inadvertance* — le titre originel — date de 1975 et s'inspirait de plusieurs anecdotes puisées dans les souvenirs de l'auteur : les sévices sado-masochistes perpétrés contre des jeunes enfants que rapportaient les journaux de Québec, la lecture d'une longue thèse de doctorat en criminologie qui est passée sous sa barbe alors que VLB était éditeur. Se sont ajoutés à ces sources d'inspiration les souvenirs d'une institutrice de Trois-Pistoles qui s'appelait Peuplesse Bélanger, l'amour des filles de l'auteur pour un petit poney roux, tué pour sa viande, ainsi que l'admiration toute candide de l'auteur pour les citrouilles, ce fruit cultivé par les Indiens qui «étaient là bien avant nous en Amérique[1]».

Le résultat de cet amalgame est une pièce où affleurent la violence et la cruauté extrêmes des tragédies antiques derrière les apparences anodines de l'existence. Comme chez Sophocle, le nombre de personnages est limité — le père, la fille et un jeune homme —, les dialogues et les monologues alternent, et des chansons entrecoupent certaines scènes. L'action est également d'une grande simplicité : Michel Breton passe l'été à repeindre la maison familiale pendant que le constable à la retraite, Maurice Cossette, dans la maison d'en face, peint la sienne. Une relation ambiguë s'est installée entre les deux hommes, et on comprend bientôt que Breton accorde des faveurs sexuelles à Cossette, se travestissant en femme la nuit venue. Peuplesse Cossette vient passer un mois chez son père, comme chaque été. Elle et Breton s'entendent : tous deux vouent à Maurice Cossette une haine qui les lie. La nuit de l'Halloween, Maurice Cossette oblige Breton à violer sa fille pour tenter d'effacer le viol qu'il a lui-même fait subir à Peuplesse quand elle avait sept ans. Pendant les ébats forcés, Peuplesse se dégage, tire accidentellement sur Breton puis, après avoir renié son père, finit par l'abattre, mettant fin à trente ans d'esclavage filial. C'est en quelque sorte une variante du complexe d'Œdipe, mais où la liberté individuelle constitue la récompense du sacrifice paternel.

Dans sa présentation de la pièce, Beaulieu écrit que la création du texte en 1975 l'avait déçu. La première mise en scène représentait cet univers obsessionnel plein «d'humour noir sillonnant la pièce comme des courants de citrouille» avec trop de réalisme, alors qu'au contraire celle-ci invite à la fantaisie. La pièce fut alors renvoyée aux oubliettes. Le Théâtre d'Aujourd'hui repêchait *Votre fille Peuplesse par inadvertance* en 1990; elle fut réécrite, relue et rejouée. Ça n'a pas suffit à museler les monstres qui la faisaient obstinément ressurgir dans la conscience de Beaulieu. Voilà qu'en 1993 la pièce revoit le jour sous un nouveau titre, *la Nuit de la grande citrouille*, et à nouveau *revisitée* et «reprise dans toutes ses phrases»! Pour le spectateur qui a pu voir les deux dernières versions au théâtre, il s'agit de la même pièce, mais quelques variantes scéniques en ont changé l'orientation.

D'entrée de jeu, le changement de titre indique qu'on n'insiste plus autant sur le personnage de Peuplesse Cossette (interprétée en 1990 par Julie Vincent, qui avait eu l'idée du projet), que sur l'ensemble de cette diabolique liaison à trois qui implique un «amour» incestueux, le travestissement d'un jeune homme aspirant à être un «grand acteur glorieux» et beaucoup de bouteilles de *Mol. La Nuit de la grande*

1. Tiré de la «Présentation» de Victor-Lévy Beaulieu dans la nouvelle édition de *la Nuit de la grande citrouille*, Montréal, Éditions Stanké, 1993, p. 16.

citrouille est un titre aux résonances carnavalesques et populaires, qui pourrait rappeler la série Peanut ou des histoires à faire peur aux enfants. Remonter cette pièce à Trois-Pistoles pendant l'été, plutôt qu'en saison régulière, cela suppose qu'on ne vise plus seulement un public citadin, mais aussi, et surtout, la population du Bas du fleuve. Dans le village natal de l'auteur, la pièce produit d'autres échos, d'autres réactions; elle suscite entre autres le rire chez un public plus spontané (alors qu'à Montréal on ne riait guère). Dans ce contexte, la tension entre le tragique et le comique était plus évidente. Comme il était moins facile de trouver de vrais «accessoires» pendant l'été, les citrouilles ne pouvant être récoltées qu'au mois de septembre, on a opté pour un décor fabriqué, mignon et presque enfantin, digne du travail d'un bricoleur patenteux. Le chalet de Maurice Cossette, qui avait l'apparence d'un *confessionnal* en 1990, paraissait davantage ludique, avec ses murs construits de bouteilles vides et son ostensoir fabriqué d'épingles à linge.

La comparaison entre les deux «reprises», à intervalle de trois ans, s'impose ici, d'autant plus que Jean Salvy a signé les deux mises en scène et qu'Éric Cabana interprétait, dans les deux cas, le rôle de Michel Breton. Dans une scénographie fantaisiste, la mise en scène de Salvy est devenue un produit plus «accessible», où la folie apparaissait par transposition symbolique. Du coup, les enjeux du texte ont paru plus clairs, les personnages plus fabuleux, le rythme varié. Quelques éléments de costumes et de décor — dont ce dépotoir à bouteilles où tous les «corps morts» allaient se fracasser — déclenchaient l'hilarité et détendaient l'atmosphère dramatique insupportable par moment. Alors que devant le spectacle du Théâtre d'Aujourd'hui on éprouvait un lourd sentiment d'angoisse, c'était plutôt la catharsis qui opérait, dans la dernière mise en scène, par l'alternance de la peur et du rire. Qui plus est, la religion — en 1990, Breton portait un chapelet autour du cou, une table de réfectoire occupait le centre de la scène — n'était plus cette fois un élément déterminant de la production.

Interprète du rôle de Michel Breton pour la deuxième fois, Éric Cabana a pu approfondir l'état schizophrénique de ce jeune homme de trente ans, au corps athlétique mais dont les jeans et la chemise aux manches coupées illustrent l'adolescence éternelle, son baladeur, qui joue et rejoue les chansons de Lawrence Lepage — *Passer sa vie à ne rien faire, Partir sans laisser d'adresse* —, ainsi que l'enfilade de joints qu'il fume sont autant de signes de la marginalité du personnage. Depuis que sa mère est morte, non seulement plus rien ne l'intéresse, mais son identité même lui fait défaut. Après avoir passé la nuit avec M. Cossette, il parle de lui-même à la troisième personne en se désignant comme Mme Breton. Malgré sa volonté de mettre fin à ce malheureux déguisement, il ne réussit pas à repousser l'appétit démesuré de cet homme qui le dégoûte. Breton est le type de gars perdu, comme tous les anti-héros de l'univers de Beaulieu. Éric Cabana donnait à son personnage l'inquiétude d'un animal abandonné, atteint d'une nervosité indomptable, dont la voix change toujours de registre sous l'effet d'une instabilité chronique. Comme bien des jeunes, il regarde filer son destin sans pouvoir l'arrêter; ses actions, emprisonnées dans le carcan répressif de la dépendance et du quotidien, n'arrivent jamais à la hauteur de ses grandes ambitions d'artiste. En dépit de ces entraves, il sera tout de même la personne par qui la liberté viendra.

Peuplesse Cossette se présentait comme le pendant féminin de Michel Breton, par

son comportement «animal». Depuis l'«accident» survenu alors qu'elle avait sept ans, elle est restée muette. Mais après trente ans (c'est l'âge de Breton) de silence, elle retrouve la parole, ce qui présage une émancipation prochaine. Nathalie Gascon inscrivait son personnage dans la lignée de ces enfants sauvages qui n'ont jamais eu de contacts avec la civilisation, sauf à travers la perversité. Ainsi, Peuplesse oscillait toujours entre la tendresse (pour son poney imaginaire Goulatromba et un peu pour Breton) et la crise de nerf, comme ces bêtes qu'on ne peut apprivoiser, gémissante; son souffle rapide conférait d'ailleurs à son discours une urgence extrême. Cela avait pour effet de rendre son personnage assez antipathique, ce qui répondait sans doute à un choix de mise en scène; la liberté n'a pas toujours le visage serein. Alors que la langue rude et écorchée de Beaulieu coulait bien chez les deux autres acteurs, elle apparaissait plus forcée chez Nathalie Gascon, comme si le silence de Peuplesse avait rendu cette langue plus étrangère à l'actrice. Trop d'insistance sur certaines particularités de l'expression (le verbe «aguir» (haïr), par exemple) manquait de naturel. Par contre, le jeu de Nathalie Gascon nous a donné des images fort troublantes, notamment lorsque Peuplesse, essayant de s'enfuir, se voyait brusquement retenue par la corde qui entoure sa taille et qui la gardait attachée à un piquet.

Aubert Pallascio connaît déjà bien l'univers de Beaulieu pour avoir joué Maxime Morency dans *la Maison cassée* et Gabriel Galarneau dans *l'Héritage* à la télévision. Contrairement à l'interprétation qu'en avait fait Jacques Godin en 1990 alors même qu'il venait de tenir le rôle de Mycroft Mixeudeim dans *la Charge de l'orignal épormyable* de Gauvreau, la folie du personnage qu'interprétait Aubert Pallascio était plus dissimulée, comme si elle était plus causée par l'alcoolisme et l'usure de la vie qu'engendrée par un mal inné. La vieillesse fait retomber en enfance ce personnage, et le moindre de ses désirs doit nécessairement être comblé. Maurice Cossette caressait «le ventre tout chaud des citrouilles» comme s'il s'agissait de toutous. Il n'était pas l'objet d'une réelle démence, mais plutôt animé par une série d'obsessions; son amour pour Breton pouvait

Photo : Gilles Gaudreau.

paraître relativement sain. Il conservait malgré tout un minimum de décence et de retenue dans certaines circonstances, ce qui le rendait d'autant plus troublant. Pallascio conservait à son personnage son caractère profondément humain même dans la scène où, pour la nuit d'Halloween, Cossette s'est barbouillé le visage et a revêtu un uniforme de policier assorti d'une jupe de paille africaine pour faire figure d'un grand ogre méchant.

On pourrait dire que cette mise en scène de *la Nuit de la grande citrouille* rejoignait le symbolisme d'une fable de La Fontaine, mais inversé. Les personnages étaient toujours bien humains, bien palpables, mais leurs passions atteignaient une démesure qui appartient plutôt au règne animal. Le décor contribuait beaucoup à installer cette dualité entre le réalisme et le merveilleux. La maison de Cossette était faite de bouteilles cristallines comme un palais de glace, celle de Breton avait des murs vert pomme, et toutes les deux étaient de proportions anormales; la grande perruque rousse et la robe fleurie du personnage déguisé de Breton, les fleurs de jardin fabriquées avec des ventilateurs d'été et peintes de couleurs vives, qui se sont mises à tourner à la fin de la pièce comme par enchantement, le dépotoir à bouteilles qui ressemblait à une machine infernale à cause de son système de poulie, le gros piquet et la corde qui tenait Peuplesse attachée, tout rappelait le décor fantaisiste des contes pour enfants. Même les chansons de Lawrence Lepage, dont la voix grave ressemblait à celle des vieux conteurs aguerris, renvoyait à l'irréalité d'une Alice au pays des merveilles : «Partir [...] pour se retrouver un beau soir de l'autre côté du miroir.»

En passant de la ville à la campagne, de Montréal à Trois-Pistoles, *la Nuit de la grande citrouille*, par son imagerie et sa symbolique plus proches des légendes du pays que du drame social urbain, est entrée dans les rangs du folklore. Cela n'a en rien amoindri sa violence et sa cruauté profonde. Elles ont simplement été mises à distance. Dans l'ambiance champêtre des berges d'un petit ruisselet, le loup ne dévore-t-il pas quand même l'agneau?

Philip Wickham

«Gilmore. Que vaut la vie d'un homme?»

Texte de Pierre Legris et Gary Gilmore. Mise en scène : Martine Beaulne, assistée de Jean-Marc Descôteaux; décor et accessoires : Richard Lacroix; costumes : Jean-Yves Cadieux, assisté de Luc De Guise; éclairages : André Rioux; environnement sonore : Bernard Bonnier; direction gestuelle : Jocelyne Montpetit. Avec Jocelyn Bérubé (Richard Gibbs), Normand Canac-Marquis (Gary Gilmore), Martin Dion (Larry Schiller), Robert J.A. Paquette (Sam Jones) et Marjorie Smith (Nicole Baker). Production des Gens d'En Bas, présentée au Restaurant-théâtre la Licorne du 8 septembre au 2 octobre 1993.

«Voltaire Rousseau»

Texte de Jean-François Prévand. Mise en scène : Jean Asselin, assisté de Mimi Boulay; décor : Annick La Bissonnière, assisté d'Éric Lacroix; costumes : François Barbeau; éclairages : Michel Beaulieu; environnement sonore : Bernard Bonnier. Avec Jean Asselin (Wagnière), René-Daniel Dubois (Voltaire) et Robert Lalonde (Rousseau). Production de l'Espace GO présentée du 28 septembre au 30 octobre 1993.

Éthique et tics

Toutes deux constituées à partir d'un matériau biographique — la correspondance en particulier —, les productions récentes des Gens d'En Bas et de l'Espace GO